

LUCKY BOB

par

le père
FRANCIS FINN, S.J.

Traduit de l'anglais

par
E. MASSON

Éditions Saint-Remi
– 2010 –

Le père Francis J. Finn SJ (né à Saint-Louis, Missouri, le 4 octobre 1859 et mort à Cincinnati, Ohio, le 2 novembre 1928) est un écrivain américain pour la jeunesse.

Il est l'auteur de vingt sept romans, dont les plus célèbres sont Tom Playfair (1890), Harry Dee, Claude Lightfoot et Percy Wynn. Les ouvrages de Finn mettent en général en scène des collégiens du midwest traversant de multiples aventures. Enseignant jésuite, Finn a aussi voulu véhiculer la morale catholique par ses livres, ce qui leur donne un ton édifiant (punition, gratitude, sacrifice, rédemption etc.) Son œuvre a été traduite dans une dizaine de langues et a bénéficié d'une énorme popularité jusqu'il y a quelques décennies.

L'édition originale en anglais est éditée à la librairie BENZIGER and C° à New-York (U.S.A.)

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

LUCKY BOB

I

OÙ L'ON FAIT LA CONNAISSANCE D'UN MÉCHANT PÈRE ET D'UN FILS AFFLIGÉ.

« EN bas ! » dit une voix dure. — « Oh, dites, père, c'est à peine si l'on voit à un pas devant soi. Il fait noir comme dans un four. »

Le tout jeune auteur de cette objection avait les meilleures raisons du monde pour la formuler. Assis à côté de son père dans une automobile qui, au moment précis où ses phares s'éteignaient, avait brusquement stoppé, il scrutait du regard les ténèbres que n'atténuait pas un rayon de lune ni la clarté d'aucune étoile. A la faveur de la lumière qui venait de s'éteindre, il avait aperçu la route, devant eux, qui paraissait s'amincir en se réduisant à un simple sentier forestier avec, de chaque côté, d'énormes arbres et d'impénétrable fourrés. Les occupants de l'automobile avaient marché à toute allure pendant deux longues heures, avec pour point de départ un étrange village dont le nom et la situation topographique étaient totalement inconnus de l'enfant. Celui-ci était depuis longtemps accoutumé à l'obscurité d'une chambre ; mais en pleine campagne, loin de toutes les visions familières, frappé par le hululement lugubre des chouettes et les cris d'oiseaux de nuit inconnus, il n'était pas surprenant que le petit gars se sentît plutôt mal à l'aise.

Comme il cessait de parler, il posa une main caressante sur l'épaule de son père.

Avec une brutalité singulière, l'homme saisit le bras de l'enfant et le repoussa violemment.

« Ne faites pas le bébé, Bob. Descendez, dis-je. »

Ce disant, l'homme empoigna l'enfant par les épaules et le jeta dehors. L'enfant trébucha en touchant le sol et tomba.

« Aïe ! » cria-t-il en se remettant lentement sur pied.

« Vous n'allez pas prétendre à présent que vous êtes blessé, » cria l'homme durement, tandis qu'avec la gaucherie de quelqu'un dont les membres sont raidis par une longue immobilité, il descendait de sa machine. « Je ne veux plus d'actes enfantins. »

« Ce n'est point mon intention, père ; je me suis meurtri le genou, et cela me fait terriblement mal. »

Soudain un cercle étroit de féerique lumière apparut, découpant les ténèbres opaques. Le cercle se déplaça rapidement jusqu'à ce qu'il concentra sa clarté sur un assez gros garçon au visage empreint de désolation et qui soutenait d'une main son genou droit qu'il frictionnait de l'autre. Le cercle lumineux fit apparaître aussi les traits durs d'un homme qui dirigeait le foyer d'une lampe électrique sur le visage de l'enfant.

Cet homme était grand, mince, avec un visage allongé et un nez très accentué et d'une forme qui évoquait l'idée de quelque oiseau de proie, avec des sourcils rapprochés qui accentuaient encore le caractère peu engageant de sa physionomie. A ce moment, ses lèvres minces étaient fortement serrées, son front était profondément plissé et ses narines frémissaient.

Pendant quelques instants il se tint immobile comme une statue, tandis que le petit gars joufflu, interrompant sa friction mais maintenant encore son genou, considérait avec une terreur grandissante cette physionomie repoussante.

« Oh, père, » s'écria-t-il enfin, lâchant son genou, « si cela ne vous fait rien, éteignez donc cette lumière. Savez-vous que vous me faites plus peur ainsi que dans l'obscurité. »

Pour toute réponse, l'homme s'efforça de sourire de façon rassurante. Rarement tentative éprouva d'ailleurs échec plus complet. Ses lèvres minces s'entr'ouvrirent légèrement, découvrant quelques dents d'une blancheur féroce dans la jaune lumière, sa bouche s'agrandit, et ses yeux semblèrent prêts à jaillir de leurs orbites. Bob cependant plaça son poing droit sous son menton supportant son coude à l'aide de sa main gauche.

« Qu'y a-t-il donc, père ? » s'écria aussitôt le jeune garçon, une pâleur subite envahissant son visage empreint d'une réelle terreur. « Êtes-vous en colère contre moi ? Vous ne m'avez pas adressé douze paroles depuis que nous avons pris le train ensemble à Dubuque au début de cette après-midi. Qu'y a-t-il, père ? Je vous en prie, dites-le-moi. »

L'homme s'appuya lourdement contre la carrosserie de l'automobile ; son visage se contracta ; il apparut comme quelqu'un en proie à une attaque de paralysie.

Rompant le silence nocturne, le cri triste et prolongé d'une chouette retentit au loin. Une brise soudaine se leva, agitant les feuilles des arbres d'alentour qui firent entendre un solennel et bas frémissement.

« J'ai, j'ai, j'ai peur, » fit Bob, haletant. La lumière électrique révéla des gouttes de sueur qui perlaient à son front.

« Écoutez, Bob, » dit enfin l'homme, « savez-vous quel âge vous avez ? »

« J'aurai quatorze ans le 5 septembre, dans deux mois exactement. »

« Quand j'avais votre âge, j'étais déjà obligé de me tirer d'affaire tout seul. »

« Et comment fîtes-vous, père ? »

« Et » continua le père sans paraître entendre la question, « ce que j'ai fait, je désire que vous le fassiez. »

« Votre père vous a-t-il donc jeté à la porte, papa ? »

« Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Ce que je veux que vous vous mettiez dans la tête, c'est que, avant d'avoir atteint ma quatorzième année, j'étais seul au monde et je gagnais ma vie, ce qui n'empêche pas qu'aujourd'hui je veux... » Ici, l'homme s'arrêta brusquement.

« Les gens de notre voisinage, » dit Bob, « disent que vous valez soixante-dix mille dollars, ni plus ni moins. »

« Au diable les gens, » s'écria l'homme avec humeur, l'aisance de son discours se ressentant de sa croissante irritation.

« Ils ne savent pas ce qu'ils disent. Je suis loin de posséder la fortune qu'ils m'attribuent gratuitement. Au reste, cela importe

peu ; je dis donc que ce qui a été assez bon pour moi peut bien l'être pour vous. Cette nuit même, mon intention est de vous laisser aller pour que vous vous tiriez d'affaire tout seul. »

« Soit, père ; il me semble que je puis trouver aisément un emploi à Dubuque. »

« Pas du tout ; vous n'allez pas retourner Dubuque. »

« Non ? »

« Certainement non. »

« Mais alors, où vais-je donc aller ? »

« Vous allez suivre le cours de la rivière. Vous pouvez ainsi atteindre St-Louis, si vous le désirez ; ou si vous préférez, la Nouvelle-Orléans ; en tout cas, c'est vers le sud que vous allez vous diriger et au sud que vous allez demeurer. »

« Mais ne venez-vous pas avec moi ? »

« Ne vous ai-je donc pas dit que vous alliez avoir à vous débrouiller tout seul ? Vous allez suivre votre chemin et moi le mien. »

« Mais au moins, ne puis-je pas retourner à Dubuque et dire adieu à tous mes amis ? »

« Sous aucun prétexte, » rugit l'homme. « Si vous osez montrer votre visage à Dubuque ou dans les environs, vous irez en prison et vous y demeurerez. »

« Aller en prison ! Mais qu'ai-je donc fait ? »

« Peu importe. J'ai arrangé les choses de telle sorte que vous serez arrêté si l'on vous découvre. »

Bob, s'adossant à un arbre, saisit son genou et recommença à le frotter, fixant en même temps sur son père un regard empreint d'une stupéfaction qu'il ne cherchait nullement à dissimuler.

« Je suppose alors, » dit-il aussitôt, « que vous allez me conduire à quelque station de chemin de fer. »

« Vous n'avez rien à supposer de pareil. Je vous ai conduit aussi loin que j'avais résolu de le faire. »

Bob lâcha son genou et ouvrit de grands yeux. Puis, une fois de plus, il reprit son attitude favorite : la main droite sous le menton, le coude appuyé sur sa main gauche.

« Comment ? » balbutia-t-il.

« Au nom du Ciel, retirez votre main et, » poursuivit l'homme avec une rudesse apparemment inutile, « vous allez changer de nom. »

« Changer de nom ? »

« Oui, si vous donnez votre vrai nom, vous serez arrêté de toute façon. »

« Eh bien, quand bien même l'on m'arrêterait, qu'est-ce que cela ferait ? Bob Evans est mon nom, et Bob Evans restera mon nom aussi longtemps que je vivrai. »

« Vous dites ? Vous dites ? » gronda l'homme.

« Eh bien, mais, ne me jetez-vous pas dehors ? » protesta l'enfant.

« Vous m'avez laissé sans foyer, sans amis, sans patrie ou quoi que ce soit. Vous m'avez même enlevé ma religion. Et à présent voici que vous voulez m'arracher jusqu'à mon nom. Il me semble qu'aussitôt que vous vous serez débarrassé de moi, j'aurai droit de porter le nom qu'il me plaira, ou tout au moins mon propre nom. »

« Je ne vous ai pas enlevé votre religion. J'ai eu le tort sans doute de vous faire savoir que vous avez été baptisé ; si vous voulez dire que je ne vous ai pas élevé dans la foi catholique, sachez que c'était afin que vous ne figuriez pas parmi ce rebut de la terre et cette lie du peuple américain. »

« Vous n'allez pas dire tout de même que la petite Angela Clark, la petite boiteuse, est de la lie du peuple, » répliqua Bob avec une certaine vivacité. « C'est un ange. Et le petit Johnny Smith, l'aveugle. C'est un cœur d'or. Et la vieille Madame Keller, la dame qui est toujours malade et toujours gaie. Et ce sont des catholiques. Alors... »

« En voilà assez, » grommela M. Evans. « Vous avez parlé de trois catholiques, une boiteuse, un aveugle et une paralytique. De belles relations pour un garçon qui a besoin de lutter pour vivre ! Quel secours pouvez-vous attendre de telles épaves ? »

« Je puis leur venir en aide, père ; et je les aime. Et ils m'ont secouru eux-mêmes une quantité de fois. »

« Sottises ! Oubliez-les ainsi que tous vos autres amis, chiens estropiés, chats abandonnés et enfants miséreux. Et maintenant, monsieur, je vais faire pour vous plus que quiconque a jamais fait pour moi. Je vais vous lancer dans la vie avec cinquante dollars. » Ce disant, M. Evans sortit de sa veste une enveloppe cachetée. « Voici, prenez cela, et partez. Quant à votre nom... »

« Mon nom est Bob Evans, » dit l'enfant d'une voix ferme.

« Vous pouvez garder le Bob, mais il vous faut lâcher le : Evans. »

« En toute franchise, père, je ne puis faire cela. »

M. Evans, faisant passer la lampe électrique de sa main droite dans sa main gauche, sortit un revolver qu'il appuya contre le front de l'enfant.

« A genoux, » ordonna-t-il.

L'enfant, frémissant, tomba à genoux.

« Je... je ne suis pas prêt à mourir, » cria-t-il. « Oh, qu'ai-je donc fait ? »

« A présent, écoutez-moi bien, » poursuivit l'homme. « Je veux que vous me juriez que vous changerez de nom, et que vous ne retournerez pas à Dubuque, ni n'écrirez à qui que ce soit là-bas, ni ne communiquerez d'une manière ou d'une autre avec eux, pendant une année au moins. »

« Je le jure, » haleta le pauvre Bob, précipitamment, « et je voudrais bien que vous enleviez ce pistolet. Je n'aime pas le sentir. »

« Très bien, » répondit M. Evans, replaçant l'arme dans sa poche. « Supposez que vous vous appelez Bob Ryan. »

« Vraiment, père, » acquiesça l'enfant en se relevant, « c'est bien moi qui suis Bob Ryan. Je n'ai jamais connu un Ryan sans l'aimer. C'est un honnête nom. »

« Maintenant, jeune homme, vous pouvez aller. »

« Papa, allez-vous me laisser là — tout seul — sans un ami ? »

« Les amis sont à bon marché, » répliqua l'homme, tandis qu'il donnait ses soins au phare de l'automobile. La lumière jaillit tout à coup, éclairant crûment le visage inondé de larmes du pauvre enfant.

« Père, père ! » s'écria Bob, avec un accent qui aurait fendu le cœur d'hommes accoutumés à lutter avec la misère et la détresse, « allez-vous me laisser ainsi seul au monde ? »

« Sottises ! Le monde est plein d'amis. Il suffit de se baisser pour les ramasser. »

« Eh bien, au moins n'allez-vous pas me dire adieu ? »

En disant ces mots, Bob sauta sur le marchepied de l'automobile et tendit une main tremblante à son dur et impitoyable occupant.

L'espace d'un instant, l'homme hésita. Une lutte semblait se livrer en son âme. Brusquement il tendit la main ; mais au moment précis où elle touchait les doigts de l'enfant, et où Bob levait vers lui ses yeux ruisselants de pleurs, il proféra un juron et brutalement repoussa l'enfant.

Il y eut un instant de silence, troublé aussitôt par le hululement d'une chouette ; un autre instant de silence, puis une plainte suivie d'un cri comme seul un cœur brisé peut en émettre. Bob Ryan était tombé à terre, sans connaissance.

Le visage d'Evans devint blême ; la sueur perla à son front. Il hésita, puis avec un nouveau juron il mit la machine en marche, laissant dans les bois solitaires, le plus délaissé et le plus infortuné des enfants de tout l'État de l'Iowa.

II

OUÛ L'ON FAIT LA CONNAISSANCE DANS DES CIRCONSTANCES ASSEZ EXTRAORDINAIRES D'UN POÛTE VAGABOND.

LE soleil qui se levait dans une gloire dorée se frayait un chemin aux aspects changeants et infiniment variés à travers les arbres. Ce chemin avançait vers l'ouest, au doux babil d'oiseaux matinaux, tandis que la lumière, la rosée étincelante et les parfums sylvestres participaient à cette mise en scène d'une matinée idéale de juillet. Une brise légère faisait jouer aux feuilles un grêle accompagnement qui se mariait harmonieusement aux belles trilles éperdues des chanteurs emplumés. La lumière et

l'ombre alternaient suivant les allées et venues de branches mouvantes. Soudain le soleil projeta ses rayons en plein visage d'un petit gars joufflu qui, le visage tourné vers le Ciel, était étendu heureusement inconscient. Heureusement, disons-nous, car un sourire errait sur ses traits. L'âme de l'aurore avait pénétré à travers les portes du pays des rêves le sang de l'enfant endormi et, sans qu'il s'en rendît compte, il était joyeux avec les oiseaux, joyeux avec la lumière, joyeux en un mot avec la sauvagerie fraîcheur du premier matin. Plus fort retentit le chœur des oiseaux, plus étincelant brilla le soleil, le bruissement des feuilles et des rameaux alla s'intensifiant. Le sourire sur le visage de l'enfant endormi s'épanouit. Soudain sa bouche s'entr'ouvrit, révélant des dents d'une blancheur de perles et il se prit à rire tout haut. Tandis qu'il riait, il ouvrit les yeux ; et alors brusquement son sourire s'éteignit, bien que sa bouche demeurât ouverte.

La cause de ce passage soudain de la gaieté à la stupeur était l'apparition d'un homme à l'aspect étrange, assis à ses côtés, et le considérant d'un air empreint de solennité.

L'étranger pouvait avoir vingt-cinq ans. Il était coiffé d'un chapeau de paille aux bords plutôt irréguliers. Une chemise de soie fine, d'une blancheur immaculée et dont l'encolure était largement ouverte, contrastait violemment avec un vieux pantalon bleu et une paire de souliers usagés, aux talons éculés et à peu près dépourvus de semelles.

Le visage de l'étranger était coloré, bruni par le soleil et, quelque peu boursoufflé. Il avait dans la bouche une très ancienne pipe au parfum irrésistible. Une barbe de plusieurs jours, loin d'ajouter à la beauté de ses traits, dissimulait presque un visage qui respirait à la fois la bonne humeur et une intellectualité frappante.

L'homme, remarquant la surprise que reflétait la physionomie de Bob, retira la pipe de sa bouche.

« Faites-vous toujours ainsi ? » questionna-t-il.

« Quoi donc ? » s'écria Bob, se mettant sur son séant et se frottant les yeux.

« Vous éveillez-vous toujours avec un éclat de rire qui réveille au loin les échos sympathiques ? »

« Voudriez-vous répéter cela, monsieur ? » demanda Bob, plaçant son poing sous son menton et appuyant son coude sur sa main gauche.

« Ce que je désire savoir, et mon langage est parfaitement clair, gentil Faune de l'Iowa, est ceci : vous éveillez-vous d'ordinaire en gazouillant, en murmurant et en roucoulant ? »

« Je m'éveille souvent en riant, monsieur, si c'est cela que vous voulez dire. »

« Enfant, je me tiens pour satisfait par votre réponse. Si je possédais une élocution aussi précise que la vôtre, si je savais appeler une bêche une bêche, et un philanthrope un pain beurré, je serais éditeur de quelque grand magazine au lieu d'être un vagabond. »

« Oh, seriez-vous un vagabond, monsieur ? »

« A votre service, aimable Faune. »

« Vous parlez comme un livre. »

« C'est un de mes moindres défauts. Mais d'où venez-vous ? Où allez-vous ? Et n'attendez-vous pas un essaim de Dryades ? »

« J'ai faim, » répondit Bob.

« Seigneur ! comme vous allez droit au fait. Tout près d'ici murmure un charmant ruisselet qui se fraye un chemin, en chantant, vers le Mississipi. L'eau en est d'une fraîcheur délicieuse. Prise en quantité modérée, elle vaut la peine d'être goûtée. Quant à la nourriture, je vous ai préparé un banquet. »

« Vous dites ? »

« Des sandwiches, confectionnés par la Phyllis aux mains pures d'une ferme voisine. Je m'en suis procuré quatre, en ai mangé deux, et pour leur acquisition me suis séparé volontiers de mon dernier ducat. »

« Ducat ? »

« Appelez cela si bon vous semble une pièce de dix cents ; mais peu importe. Revenons à nos moutons. Je vous ai découvert endormi là à peu près, à l'heure où le soleil, ce céleste alchimiste, empourprait l'orient de ses premiers rayons. Je savais que vous vous éveilleriez ; je présumais que vous étiez affamé. Je dirigeai donc mes pas vers les campagnes avoisinantes et fis la cueillette

de succulentes fraises encore étincelantes de rosée. Venez, mon fils, levez-vous et suivez-moi. »

Ce disant, l'original vagabond secoua les cendres de sa pipe, la piqua martialement à son chapeau, et saisissant par la main l'enfant émerveillé, le conduisit d'un pas rapide à travers un espace boisé, jusqu'à ce qu'ils eurent atteint un ruisseau murmurant et d'une limpidité engageante.

« Asseyez-vous là, ô Faune de l'Iowa, et permettez-moi de vous servir. »

Joignant l'action à la parole, l'homme fit asseoir confortablement Bob sur un tronc d'arbre, se précipita au bord de l'eau, écarta quelques feuilles, et révéla aux regards de l'enfant affamé un paquet proprement enveloppé de papier et une assiette de fer blanc dans laquelle s'amoncelait une pyramide de fraises, de beaucoup plus rouges encore que les joues colorées du petit garçon.

« Oh, merci, monsieur ! » s'écria Bob, mordant à même dans un sandwich. « Qu'il est bon ! » ajouta-t-il.

« C'est ce genre de sandwich que ma mère avait coutume de faire, » dit l'homme gravement, « et vous feriez mieux de le manger lentement. Il n'en reste plus qu'un. Et à présent je suis insolvable. »

« Oh, qu'à cela ne tienne ; j'ai quelque argent, moi, si c'est cela qui vous tracasse, » dit Bob ; et fouillant les poches de sa culotte, il en retira l'enveloppe, l'ouvrit, et découvrit à son hôte stupéfait toute une liasse de billets.

« O très noble Crésus, je suis votre très humble et très dévoué serviteur, » s'écria l'homme, retirant son chapeau et s'inclinant profondément.

« Je ne m'appelle pas Crésus. Je m'appelle Bob Ev... Bob Ryan. »

« Si vous m'aviez dit que vous étiez le fils et héritier présomptif de John D. Rockefeller, je vous aurais cru, Bob Ryan. Mais puis-je vous demander, si ce n'est pas indiscret de ma part, comment sur cette machine ronde un gros garçon en culottes

courtes peut se trouver endormi, comme la Belle au Bois dormant, avec sur lui de secrètes richesses ? »

« Ceci n'est point une richesse secrète, » rectifia Bob, tandis qu'il s'attaquait au deuxième sandwich. « Il s'agit de cinquante dollars. Un billet de dix, un de cinq et cinq billets de un dollar. Tenez, vous pouvez vous en rendre compte par vous-même. »

« Exact à un penny près, » dit l'homme, promenant rapidement ses doigts sur les billets. « Tandis que je les tiens dans ma main, » ajouta-t-il pensivement, « mon esprit se reporte aux jours heureux où, sans soucis et enveloppé dans la pourpre et le lin le plus fin, je pariais, en jouant, mes aigles d'or contre des billes, tandis que reluisaient les jets d'eau étincelants et que les paons à la riche parure de plumes paraient fièrement sur les pelouses d'un vert d'émeraude. »

« Où tout cela s'est-il passé, monsieur ? » Dans les yeux de mon imagination, Horatio.¹«

« Appelez-moi Bob, je vous prie, » supplia le jeune garçon, se tournant avec une avidité non dissimulée vers l'assiette aux fraises.

« Soit. Tenez, reprenez votre argent. »

« Mettez-le de côté jusqu'à ce que j'aie fini de manger ces fraises, » dit Bob.

« Eh quoi ! vous vous fiez à moi, à un vagabond, une chose faite de pièces et de lambeaux,² jusqu'à me confier votre secrète fortune ? »

« Mettez cela de côté, monsieur. Cela n'a rien de secret. Vous avez reconnu vous-même qu'il y avait là cinquante dollars, exactement ce que je vous avais annoncé. Bien sûr que j'ai confiance en vous. S'il y en avait cent fois autant, je me fierais pareillement à vous. »

Le joyeux étranger perdit son air de légèreté habituelle. Ses traits eurent une contraction douloureuse.

« Merci, Bob, » dit-il simplement.

¹ Note de la Traduction : « In my mind's eye, Horatio » (Shakespeare. Hamlet. Acte I, Scène II, v. 186).

² Note de la Traduction : En Anglais : « A thing of shreds and patches. » Notre poète vagabond parodie le vers de Shakespeare : « A King of shreds and patches » (Hamlet. Acte III. Scène III, v. 103) : « Un Roi fait de pièces et de lambeaux », « un Roi-arlequin ».

« A votre service, » répondit Bob, souriant à son ami d'occasion et posant à terre avec un coup d'œil de regret l'assiette vide.

« Vous m'avez demandé comment je me suis procuré cet argent. Désirez-vous une réponse ? »

« Non pour satisfaire une vaine curiosité, » dit l'homme.

« Mais parce que tout ce qui vous concerne est pour moi du plus profond intérêt. »

« Eh bien, jusqu'à la nuit dernière, j'étais l'enfant le plus heureux qui vécût... mais vous tiendrez secret ce que je vais vous dire ? »

« Sur mon âme ! » s'écria l'homme. « Par tous les Faunes et toutes les Dryades qui sont les hôtes de ces bois, je le jure ! Ce que vous allez me dire n'ira pas plus loin. »

« Comme j'allais vous le dire, j'habitais à Dubuque, et je fus heureux jusqu'à la nuit dernière ; mais alors... alors... »

Ici le visage de l'enfant eut un tressaillement convulsif, des larmes jaillirent de ses yeux, un sanglot s'arrêta dans sa gorge ; il ne put continuer.

« *Infandum, regina, jubes renovare dolorem*,¹ » déclama le vagabond, détournant par une délicate attention son regard du visage attristé de l'enfant.

« Qu'est... Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur ? » balbutia Bob.

« Je vous en prie, ne me donnez pas du « monsieur ». Appelez-moi tout bonnement Tom, qui est d'ailleurs mon nom. Tom Temple, pour vous servir. Quant à ce que je viens de dire, je vous priais simplement dans la langue classique, ô Faune de l'Iowa, de me dire ce qui est indicible. Supposez que vous vous êtes oublié la nuit dernière en rêvant jusqu'à me raconter quelque chose concernant vos premières années. Je tiens pour acquis que vous êtes venu au monde sous la forme d'un bébé prodigieusement gras. »

¹ Note de la Traduction : « Tu m'ordonnes, ô Reine, de renouveler une douleur indicible. » (Virgile, *Enéide*. Livre II, v. 3).

« Je vous l'accorde, Tom ; bien que ma mémoire ne plonge point si loin en arrière. Je n'ai plus de mère. Papa dit qu'elle mourut alors que je n'avais que six mois. Papa est une sorte de banquier. Il est toujours à acheter des hypothèques sur des fermes et d'autres choses analogues ; et les gens disent que si quelqu'un voulait être plus malin que lui, il faudrait à celui-là se lever de bien bon matin et se tenir debout toute la nuit. »

« Je me le représente, » dit Tom Temple en rêvant, « comme un bon vieux monsieur à cheveux gris, avec des lunettes brillantes et de bons yeux doux et bleus, un sourire dont il ne se départit jamais et de grosses joues roses et un rire retentissant... »

« Je vous assure, » protesta Bob, « que cela ne ressemble en rien à mon père. Il n'a pas les cheveux gris, il ne porte pas de lunettes, ses yeux ne sont pas bleus, ses joues ne sont ni grasses ni roses, et quand il rit... »

« Oh ! il rit donc ! » s'exclama Tom.

« Son rire sonne faux. C'est plutôt comme un gloussement. »

« Je vous demande pardon, Bob ; je crains de le confondre avec M. Pickwick. »

« Quoi qu'il en soit, » poursuivit Bob, « il avait toujours été bon pour moi. Il me donnait un penny chaque matin... »

« Et n'exigeait-il pas que vous lui fournissiez caution de ne pas le gaspiller ? »

« Qu'est-ce que c'est ? »

« Je m'explique : ne vous avertissait-il pas chaque fois que vous ne deviez pas le dépenser de suite ? »

« Il n'y a pourtant que cette manière-là de dépenser un penny, » dit Bob.

« C'est tout à fait exact. Ainsi donc, il vous donnait un penny chaque jour ? »

« Oui, pour payer mon déjeuner, à l'école. »

« Une telle générosité m'émeut jusqu'aux larmes, » observa Tom, les yeux secs.

« Et parfois, » continua Bob triomphant, « il me donnait une vraie pièce de nickel. »

« A Noël, sans doute, » suggéra Tom.

TABLE DES MATIÈRES

I OÙ L'ON FAIT LA CONNAISSANCE D'UN MÉCHANT PÈRE ET D'UN FILS AFFLIGÉ.....	3
II OÙ L'ON FAIT LA CONNAISSANCE DANS DES CIRCONSTANCES ASSEZ EXTRAORDINAIRES D'UN POÈTE VAGABOND.....	9
III OÙ L'ON RENCONTRE UN SENTIER EN LACETS, UN CHIEN MÉCHANT ET UN DÎNER POUR DEUX.....	20
IV PROMENADES À TRAVERS BOIS, LE LONG DES ROUTES ET DANS LA LITTÉRATURE. BOB CAPTURÉ PAR UNE BANDE D'ENFANTS, NE DOIT SON SALUT QU'À SA TRANSFORMATION EN INFIRMIER.....	26
V DU CHAGRIN À LA JOIE, DU SOLEIL À LA PLUIE. BOB ET TOM TEMPLE, L'UN ET L'AUTRE DANS UNE EXTRÊME FRAYEUR SONT SECOURUS PAR UN REMARQUABLE « ANCIEN ».....	32
VI OÙ L'ON FAIT LA CONNAISSANCE DE LA REMARQUABLE ÉPOUSE DU REMARQUABLE VIEILLARD ; OÙ L'ON DÉCOUVRE LE SECRET QUI AVAIT FAIT DE TOM TEMPLE UN GLOBE-TROTTER ET OÙ TOUT FINIT, AU MILIEU DE CIRCONSTANCES DRAMATIQUES, PAR LA DISPARITION DE TOM TEMPLE.....	43
VII OÙ L'ON RENCONTRE UN MÉDECIN QUI PRÉFÈRE L'ART À L'ARGENT ET OÙ L'ON DIT ADIEU À TOM TEMPLE REPENTANT ET À L'HEUREUSE ASSOCIATION PRÉMATURÉMENT DISSOUTE.....	52
VIII BOB, DANS L'ÉPREUVE, REVIENT À MOÏSE, QUI, D'UNE MANIÈRE FRAPPANTE, LUI DÉMONTRE QU'IL N'A PAS OUBLIÉ LE FAR-WEST DE '49. UNE PARTIE DE CANOT SUR LE MISSISSIPI ET L'ADIEU AU VIEUX PÊCHEUR.....	60
IX BOB À L'AUBERGE DE L'OISEAU BLEU. IL FAIT LA RENCONTRE D'UN HÔTE JOVIAL ET D'UNE AIMABLE HÔTESSE, ACHÈTE « LE VOYAGEUR », ET RENCONTRE UN DES PLUS IMPORTANTS PERSONNAGES DE CETTE TRÈS VÉRIDIQUE HISTOIRE.....	73
X LE « VOYAGEUR » FAIT UNE CROISIÈRE D'UNE QUINZAINE DE JOURS, QUI CONDUIT BOB SUR UNE RIVE HOSPITALIÈRE OÙ UNE DÉLICIEUSE FAMILLE L'OBLIGE À PASSER LA NUIT.....	85
XI PÊCHE ET CANOTAGE ; UNE JOURNÉE SUR L'EAU, ET L'ADIEU AUX READES.....	97
XII OÙ L'ON VOIT BOB NOUER DES RELATIONS ÉLÉGANTES, HOBO DEVENIR LE HÉROS DU JOUR ET « LE VOYAGEUR » PASSER EN D'AUTRES MAINS.....	100
XIII OÙ L'ON DÉCOUVRE UNE ÎLE ENCHANTÉE ET OÙ BOB SE CRÉE UN NOUVEL AMI ET UNE NOUVELLE MANIÈRE DE VIVRE.....	110
<i>AU LOIN, PAR LE VASTE MONDE, NOUS POURRONS ERRE</i>	114
XIV OÙ UN ENTRAÎNEMENT SYSTÉMATIQUE CONDUIT BOB À DES RÉSULTATS MERVEILLEUX ; IL DEVIENT UN CHARMEUR D'OISEAUX ET PASSE TROIS HEUREUSES SEMAINES EN FORÊT.....	120

XV OÙ LES OISEAUX QUITTENT BOB ET OÙ HOBO, LE NOBLE ANIMAL, REND À SON MAÎTRE BIEN-AIMÉ UN SUPRÊME SERVICE.....	129
XVI OÙ L'ON RETROUVE LA FAMILLE READE. — ANITA INSISTE UNE FOIS DE PLUS POUR FAIRE SA VOLONTÉ, AVEC LE RÉSULTAT HABITUEL.....	134
XVII OU L'ON VOIT QUE MÊME UN HÔPITAL PEUT ÊTRE UN LIEU DE DÉLICES, ET OÙ L'ON ENTEND DE LA BOUCHE DE MISS TRAINER UNE DÉCLARATION SENSATIONNELLE.....	142
XVIII OÙ BOB DÉCOUVRE POURQUOI IL EST VENU À CINCINNATI ET OÙ COMMENCE POUR LUI UNE VIE NOUVELLE ET RÉGULIÈRE.....	148